

Trajectoires Parallèles

Sur l'autoroute du soleil, le flux rapide des touristes s'établit à rebours des migrations naturelles. Il s'en faut de quelques jours que la dévalaison des anguilles ne percute la montaison des estivants. Bientôt, les rousserolles fuiront les rigueurs de l'hiver de roselière en roselière, délaissant les riverains oublieux de leur frasques musicales. Voici venu le temps de très grands remplacements. Cormorans, sarcelles et garrots à l'œil d'or s'empareront demain des niches abandonnées des visiteurs d'été (le bihoreau et le crabier, l'hypolaïs...). Printemps, automne et printemps. Indifférentes aux saisons, des barges montent et descendent le long du fleuve, se hissent dans les écluses à la force de son eau, pressée de larrons en larmiers. Il y eut l'explosion d'un moteur, et le temps du halage a fondu à la vitesse des glaciers. Tout n'est plus qu'une affaire d'heures. Que reste-t-il des temps immémoriaux que le sable connaît pour parcourir la route de la source à l'embouchure. Même aux épris de lenteur, la route antédiluvienne prend moins d'une semaine, à présent. Ceux-ci ont embarqué hier, du côté d'Arles, sur le Mistral, le Van Gogh ou le Bijou du Rhône. Ils se réveilleront demain à Lyon. Ceux-là ont enfourché leur machine à Genève, des cyclistes et leurs sacoches trainant un gamin dans une carriole, pèlerins d'une ère nouvelle qui croient racheter une vie de péchés climatiques par des vacances à vélo.

Tu fais comme eux. Tu fais partie de ces nouveaux croyants de la route. Tu incarnes l'antiparticule d'un Lipovène du Danube, troques les grisailles d'un dogme épris de rigueurs quotidiennes pour le confort coupable d'une vie de cadre dont le salut tiendra – peut-être – à ses vagues tentatives de rédemptions estivales. Pour l'heure, à défaut de pousser sur les pédales, c'est sur la pompe que tu t'acharnes. La valve te reste entre les doigts. Toi qui voulais partir aux aurores, c'est raté ! Réparation faite, tu t'extirpes de Lyon dans le silence d'une matinée de juillet. Les torchères de Feyzin tâchent le ciel de leurs eaux-fortes. Rien à dire. La scène est parfaite. Elle t'abandonne le beau rôle. Assez pour entretenir ta complaisance sur les premiers kilomètres.

La Via Rhôna, il faut la chercher un peu derrière le pont de Vernaison. Chaussé de pneus route hors d'âge, tu jures comme un charretier dès que la piste montre des penchants pour le gravier. Plus au Sud, c'est l'autoroute. Saint-Romain-en-Gal, le barrage de Vaugris, les ombrages de l'île du Beurre, le vignoble de Condrieu. Les arrosages des vergers débordent jusque sur la route. Tu es trempé. Sur l'autre rive, Saint-Alban dresse le bistre de ses sarcophages de béton. La faim te cloue sur les quais de Tournon. Tu n'as pas fait la moitié du chemin. Il fait chaud. Comme tous les ans, un mélange de canicule et de sécheresse s'est abattu sur la France. Tu quémandes à boire à des gens du voyage. Dans les sanitaires mis à leur disposition, aucun des robinets n'est en service. Drôle d'aire d'accueil.

Plus bas, l'Isère rechigne à mêler ses eaux turbides à celles du fleuve, désignant d'un trait pâle la ligne de démarcation du domaine qu'elle croit sien, derrière laquelle s'affrontent des grands à-plats de couleurs, des nuances de bleu qui se mesurent à leurs souvenirs glaciaires. Passée l'usine hydroélectrique de Bourg-Lès-Valences, tu courses un bateau de croisière tout juste craché de l'écluse, sans trop d'effort. Un épris de lenteur, toi ? Ce que tu te gourres fillette ! Une turbine Pelton à la place du cœur. Faut que ça gicle, que ça envoie. Ce n'est pas que tu roules vite, ça non – un vrai cycliste te déposerait sans peine – mais tu tiens la distance. S'il faut rouler douze heures ou plus... tu roules douze heures... Ou plus.

À l'aune de ton arrivée à Valence, ce sera plus. En attendant l'heure des comptes, tu t'offres une eau gazeuse pour la soif et le plein de tes bidons pour étancher les suivantes. Tu retrouves le Rhône au fond du parc Jovet, derrière la frontière abrupte de l'autoroute. Coincés entre une file de véhicules arrêtés dans les embouteillages et une autre de navires à quai, balançant mollement sur leurs ducs d'Albe, tu grattes non sans déplaisir une poignée d'automobilistes renfrognés. Avec un peu de chance, tu toucheras le Pègue avant les copains partis en auto. Cette concentration outrancière des moyens de transport n'est pas sans interroger le rôle primordial du fleuve dans l'urbanisme du lieu. Urbanisme de la ville. Urbanisme, sous elle, de son substratum de roche-mère.

Fleuve devancier de nos chemins d'aujourd'hui. Traceur de route à pourfendre le roc. Creuseur de sillons – ceux de la géologie. Qu'importe ta naissance : outre Oberalp ; entre Grimsel et Furka, dans le giron du Dammastok ; au pied du Viso ; entre les reins des Piz – Lunghin, Grevasalvas, et plus loin Palu, Zupo, Bernina... Tu es Rhin, Rhône, Pô, Inn, parti

nourrir le lac de Constance ou le Léman, noyer Venise ou dévorer le Danube et tu cours à ta perte d'un bout à l'autre du continent. La pierre croit d'abord t'emprisonner dans ses cachots de granite, toi qui, plus bas, remanieras ses marnes et ses mollasses, carrier des siècles dont les glaces ont transbahuté quelque gros caillou par-delà les fronts de la Chartreuse ou du Jura. Aqueduc dynamiteur de parois calcaires, charriant tout à la fois tes méandres et le carcan de tes rives, tresseur de lûnes dans les espaces orthogonaux de ton règne, vagabond des vorgines poursuivi par la loi d'une digue, convoyeur de hauts et de bas-fonds, éjaculateurs d'alluvions favorables aux récoltes précoces. Tu façannes dans ta paume la glaise et l'argile autant qu'elles conditionnent la forme de ton lit. Tu exhausse et creuses, déposes et reprends. Tes livres de comptes mélangent les tonnes et les années ; s'empêtrent dans les millions et les centaines de milliers. Des masses de temps et de graviers véhiculées à l'embouchure. Tout ce qui t'approche est changé en mouvement.

Que reste-t-il de tes mobilités ancestrales ? Le travail d'une vie pris au piège des casiers de l'ingénieur Girardon. Le travail d'une vie cadencé par les tours de roue d'un groupe bulbe ou d'une turbine Kaplan.

Le pont des lûnes épuise ton lyrisme et met fin à tes élans de nostalgie désuète. Il t'offre une parenthèse rigide et minérale de fer et de béton, où la circulation trépigne. Un tunnel percé dans sa structure de gabions fait jaillir les couleurs de fresques éphémères. C'est ici, du côté de Soyons, que s'achève la conurbation valentinoise.

Passée l'île de Bland, les digues ressemblent aux digues ; les risbermes aux risbermes. Pourtant, c'est con à dire, mais ça fait quelque chose d'être là. De toucher des yeux cet archétype du paysage de bord d'autoroute que représente le gamin sur la tour – tu sais, la tour de refroidissement de la centrale de Cruas, la première en venant du Nord, avant de fondre sur Montélimar, le genre de lieu qu'on n'imagine pas rejoindre en un jour autrement qu'en voiture ou en train. C'est précisément ce qui fait de lui un transfuge de rive. On en arrive à le définir comme LE paysage de bord de route ou de voie ferrée, alors qu'il est de bord de fleuve par nature. La piste cyclable ne renonce pas aux privilèges de ses congénères parallèles. Elle se glisse dans le giron de l'enceinte pour mieux la cajoler de ses courbes, frôle ses jupons de béton, l'enlace de son ruban de bitume. Un instant, on l'imagine se faufiler entre les pinacles de ses aëroréfrigérants. Y passer à vélo, c'est entrer dans une cathédrale : c'est accepter la domination soudaine d'une perspective, d'une texture du son, d'une lumière. Tout t'écrase

ici : la silhouette du Verseau de Pierret, les lignes de fuite démentes de la structure, le vacarme de la flotte qui, par cette chaleur, condense tout en haut de la toile, avant de s'écraser cent cinquante mètres plus bas, en cataracte ! Parvenir à ce point à la force des mollets n'est pas qu'une victoire pour le corps. Dans ta tête, une barrière vient de tomber. Une porte s'est ouverte sur un catalogue de possibilités nouvelles. Lointaines et libres...

Les jambes tirent. L'hypoglycémie te guette. Tu célèbres l'effort du jour par une glace sous l'œil sombre de la forteresse de Rochemaure. Le soleil fait mine de baisser. Il ment. La chaleur résiste, indifférente aux mirages du contrejour. La serveuse refuse de remplir ta gourde. Elle t'envoie à la source communale. À juste titre. La fontaine publique mérite un détour et, par temps d'étiages, les riverains en nombre y abreuvent des jerrycans de toutes contenance. Il n'y a pas de petites économies.

Encore quelques coups de pédales. Encore quelques tours de roues. Châteauneuf. Sortie combien ? Tu quittes le sillon rhodanien pour gagner, plus à l'est, un réseau de collines craquelées de cigales. Plus qu'une trentaine de bornes à tirer. Tu finis comme tu peux, errant de bistrot en bistrot et de Perrier-tranche en Perrier-tranche, à la recherche de flotte pour ton gosier, d'électrons pour la batterie de ton téléphone. Quelle idée d'avoir tout misé sur une application cartographique pour trouver ton itinéraire sur les derniers kilomètres... Il est tard. Les remparts de Grignan te recevront une autre fois. Tu arrives à la nuit.

Il va sans dire que les copains coincés sur l'autoroute ont fini de diner. Ils t'accueillent par une haie d'honneur devant le gîte. Entre la fatigue et les endorphines, tu n'es pas loin d'enchialer.

Descendre un fleuve, c'est regarder en arrière
Tenter de rejoindre ce qui,
Déjà,

A coulé

L'avenir est en haut.

À la source...

Un fleuve naît pour une plage

De températures propices

Et fragiles.

Hors d'elle, tout mouvement se tarit –

Celui du cycle, de l'eau –

Par le gel,

Ou l'évaporation.

D'entre Charybde et Scylla,

Pourtant,

Seule la seconde

Est fatale.

Un fleuve gelé continue de charrier ses molécules à l'aval – Ob, Iénisseï, Lena, Mackenzie...

Un fleuve gelé demeure un fleuve

La sécheresse est moins clémente – quelle qu'en soit la raison...

Requiescat in pace mare d'Aral,

Requiescat in pace Amou et Syr Daria.

Que les craquelures de la terre

Vous soit légères